

Per tacitum mundi. Silentium par l'Ensemble Sébastien de Brossard

[Jean-Christophe Pucek](#) /



Jean-François Foisie, dit Brabant (Lunéville, 1708 – 1763),

Une Bibliothèque, c.1741

Huile sur toile, 61,6 x 77,2 cm, Hartford, Wadsworth Atheneum

Le petit motet est un des genres musicaux les plus représentatifs de l'expression de la piété dans la France des XVII^e et XVIII^e siècles, et l'un des plus difficiles à réussir pour les interprètes d'aujourd'hui ; il ne dispose pas, en effet, de la machinerie à grand spectacle mise en branle par les larges effectifs de son cousin auquel a naturellement été accolé l'épithète

de « grand » (pour vous en faire une juste idée, allez écouter l'enregistrement, au demeurant un des meilleurs de cet ensemble, consacré à ceux de Mondonville par Les Arts Florissants en 1997) pour impressionner, et se doit donc de conjuguer mise en place soignée et expressivité aiguisée. Après un premier [disque](#) justement remarqué consacré à Louis-Nicolas Clérambault, l'Ensemble Sébastien de Brossard poursuit son exploration du répertoire du Grand Siècle et de la Régence (l'œuvre la plus tardive proposée ici a été publiée en 1720) dans un programme composite dont le fil conducteur est la voix de taille, soit à peu près notre ténor actuel, au travers de l'évocation de pages qui auraient pu se trouver rassemblées dans la bibliothèque de Jean-Baptiste Matho (1661-1746, s'il faut en croire Titon du Tillet), chanteur mais aussi compositeur fort renommé et louangé de son vivant.

Ce natif de Bretagne fit une brillante carrière au sein des institutions musicales de son temps, chantre de la Chapelle en 1684, maître de chant de la Musique de la Dauphine en 1688, pensionné par le duc de Bourgogne, il suppléa Lalande à la Chapelle Royale et finit, en 1722, par être nommé Maître de musique des Enfants de France. Si la majorité de sa production est aujourd'hui perdue, ce qui en est parvenu montre son sens de l'ampleur dans l'écriture orchestrale (avec une forte assise des basses) et sa capacité à inventer des lignes vocales très expressives ; ses œuvres sacrées ont disparu, mais selon, une nouvelle fois, les *Vies des musiciens...* de Titon du Tillet, il aurait adapté sous forme de petits motets « des morceaux choisis des grands motets » de son ami Henry Desmarest, alors exilé à la cour de Lorraine à la suite d'un scandale de mœurs, dont il souhaitait favoriser le retour en grâce auprès de Louis XIV ; le roi prétendûment soleil se comporta de façon fort peu éclairée dans cette affaire, préférant priver le royaume d'un compositeur manifestement doué plutôt que lui pardonner une frasque de jeunesse et Desmarests, auquel on peut déplorer que le récital n'ait pas fait une petite place, ne rentra à Paris que cinq ans après qu'il se fut éteint.

De par ses fonctions, Matho put sans doute avoir accès aux partitions ici rassemblées, y compris celles de musiciens gravitant hors de l'orbite

versaillaise, tels Marc-Antoine Charpentier, représenté ici par trois pièces offrant un aperçu de l'étendue de ses vastes capacités, de l'intimisme eucharistique d'*O pretiosum et admirabile convivium* (H.247) au dramatisme contenu du *Salve Regina* (dit « des Jésuites », H.27) puis à l'énergie qui propulse la louange du *Lauda Sion* (H.268), ou le plus méconnu Pierre Bouteiller, Maître de musique à la cathédrale de Troyes de 1687 à 1694 puis de 1697 à 1698, les trois années intermédiaires ayant été passées à Châlons-en-Champagne, dont on goûtera la saveur délicieusement archaïsante, soulignée par l'emploi de deux violes de gambe, d'un tendre *O salutaris Hostia* et d'un *Tantum ergo* empli de recueillement, ou encore le franchement obscur Suffret dont ignore tout si ce n'est qu'il était actif au début du XVIII^e siècle, peut-être en relation avec Saint-Cyr, mais dont le *Quando veniam* est d'une plume assurée et souvent brillante qui a digéré la leçon italienne et s'y entend pour varier les climats, au point que ce motet se donne des allures de cantate miniature avec airs et récitatifs. Le nom d'André Campra n'a pas connu d'éclipse et la mention de « motet à l'italienne » qui accompagne son *Qui ego Domine*, ici proposé dans une version conservée dans le fonds Düben d'Uppsala, autorise à ne pas insister sur son esthétique ; conjuguant virtuosité, y compris de la part des instruments qui se voient confier de véritables parties autonomes, noblesse mais aussi douceur (« *Ecce quantum amas me* ») de l'expression, l'œuvre, parfaitement conduite, regarde déjà vers l'esthétique de la Régence. Ce pas est clairement franchi avec le plus tardif *Nunc dimittis* dont la légèreté de touche peint avec une sérénité empreinte de joie la satisfaction du serviteur demandant délivrance une fois révélé l'accomplissement de la Promesse. *Silentium dormi*, qui donne son titre au disque, montre un Sébastien de Brossard en pleine possession de ses moyens, épousant avec infiniment de subtilité les nuances d'un texte puisant largement au *Cantique des Cantiques* ; sa théâtralité agissante mais savamment maîtrisée, sa sensualité retenue mais tangible font de ce motet un bijou singulier, à la frontière entre mondes sacré et profane.

À beau projet – et celui-ci en est indiscutablement un que distingue la qualité des recherches qui y ont présidé – il faut belle équipe et il est peu de dire que, de ce point de vue, les musiciens ici réunis nous comblent. Le

petit motet nécessite un chanteur qui, tout en conservant la mesure adaptée à la musique sacrée, s'empare des textes, en fasse saillir les intentions, en rende palpitantes les inflexions ; c'est exactement ce que fait Jean-François Novelli, avec son timbre idéalement clair et projeté, sa technique vocale parfaitement rompue aux exigences de ce répertoire. Pour être sensible et raffinée, son approche n'en est pas moins très engagée et d'une éloquence constante, accordant à chaque mot son poids, sa portée et sa couleur ; nous nous trouvons ici manifestement devant le travail d'un interprète accompli qui a pris le temps de réfléchir sur les œuvres qu'il aborde, non seulement du point de vue de la pratique mais également du contexte, et qui muni de cet indispensable bagage peut s'autoriser à s'y jeter avec enthousiasme, rigueur et liberté ; c'est une vertu suffisamment rare aujourd'hui pour être saluée. L'Ensemble Sébastien de Brossard se montre à la hauteur de sa taille et l'accompagne avec précision et énergie ; comparé à son prédécesseur, cet enregistrement marque un appréciable progrès en matière de cohésion et de détente, signalant un gain de confiance en ses capacités comme en écoute mutuelle découlant peut-être également en partie de conditions de réalisation plus favorables — la captation signée par Franck Jaffrès est une réussite. Ces notables progrès sont particulièrement patents dans les quelques pièces instrumentales qui ponctuent judicieusement cette anthologie et dont on savourera la belle allure et le plaisir de jouer ensemble. Tenant impeccablement le continuo, Fabien Armengaud sait communiquer à ses troupes sa foi en ce projet et son désir de le porter sans faiblir. De fait, s'il fallait définir d'un mot ce disque débordant de vie, mené d'une main ferme et avec les idées claires, ce serait assurément celui de ferveur qui s'imposerait. Alors, à votre tour, faites silence et écoutez.

SILENTIUM
motets pour taille

JEAN-FRANÇOIS NOVELLI

ENSEMBLE SÉBASTIEN DE BROSSARD
FABIEN ARMENGAUD

EnPhases



Silentium, motets de Marc-Antoine Charpentier (1643-1704), Sébastien de Brossard (1655-1730), Pierre Bouteiller (c.1655-ap.1717), André Campra (1660-1744) et Suffret (*fl.* c.1703), pièces instrumentales de Henry Du Mont (1610-1684) et Louis Couperin (c.1626-1661)

Jean-François Novelli, taille

Ensemble Sébastien de Brossard

Fabien Armengaud, clavecin, orgue & direction

1 CD [durée : 72'58] EnPhases ENP001. Ce disque est disponible chez votre disquaire ou [en suivant ce lien](#).

Extraits choisis :

1. Pierre Bouteiller, *O salutaris Hostia*

2. André Campra, *Nunc dimittis*